

CE RÊVE ANCIEN D'UN HOMME NOUVEAU

Adrian Æ, Philippe Raymond-Thimonga

Alphonse Cugier

Désir de stars et futur machiné

Janvier 2022. À la vitrine des libraires, la couverture d'un roman attire l'œil: en lettres capitales blanches, l'écriteau monumental *Hollywood* s'affiche aux yeux de tous. Dressé en 1923 en haut d'une colline pour annoncer la naissance d'un nouveau quartier de Los Angeles, sans cesse rénové depuis 1978, l'écriteau est devenu la marque déposée de l'*Entertainment*, de l'industrie du divertissement, la chasse gardée des Majors, les sept studios de cinéma acteurs éminents de la mondialisation sur les plans économique et culturel. Une couverture de livre, tête d'affiche prévue pour interpeller un public intéressé par ce qui touche de près ou de loin au cinéma américain? Autorité souveraine, captieuse et coercitive, ces grandes lettres blanches suscitent une attente, orientent la lecture... mais parlant trop haut paradoxalement elles parlent juste... Le lecteur découvrira qu'elles cachent d'autres pistes, celle qui relève de la gestion des corps pratiquée par Hollywood, connaisseur en capital humain, et celle d'une autre forme d'industrie plus politique et militaire.

Le roman, en général, craint de se colleter à l'état du monde, il s'abstient souvent.

Mais quand il lui fait face, il ne nous reste que de bonnes raisons pour avancer en sa compagnie...

Hier, Los Angeles, la Cité des Anges, une villa andalouse, la maison de Lore H. B., un clandé de luxe présentant à ses clients les sosies de stars, demain le centre de recherche *Æ* perdu dans le désert des Mojaves au sud du Nevada. Deux espaces distincts ? Le roman *AdrianÆ* conjugue les temps passés et futurs, l'Hollywood des stars des années cinquante qui persiste à recéler une dimension d'éternité, et l'Amérique des recherches transhumanistes en laboratoire. Deux dimensions en apparence inconciliables, qui entrent en résonance, mêlant le rêve et une réalité mâtinée de fiction en une troublante osmose... Hollywood, ses stars avérées mais aussi ses fards et faux-semblants, a aussi son écho, Hedda Hopper, qui soutient le sénateur McCarthy dans sa chasse aux communistes et précise le véritable objectif de l'*usine à rêves* : « Hollywood n'est pas une entreprise destinée à fabriquer des rêves : mais des hommes réels ». C'est ainsi que les calculs glaçants des têtes pensantes de l'industrie hollywoodienne, et ceux des laboratoires du Nevada ou de la Silicon Valley se révèlent du même acabit.

Il était une fois... à Hollywood

À tout grand roman qui se respecte, il faut un coup d'envoi magistral, une entrée en matière et en manière captatrice, quelque chose comme une scène originelle qui ne lésine pas sur le sens du spectacle, matrice narrative de toute apparition d'une star : Hollywood 1953, lors d'une réception au L.H.B. où se retrouve tout ce que le cinéma compte de *célébrités*, celle qui est attendue, miracle d'un mirage, c'est Ava Gardner, déesse d'une beauté sculpturale, indépassable (« le plus bel animal du monde » selon l'abject slogan de la MGM), la star mythique par excellence et qui a rarement été au cinéma autre chose qu'elle-même, terriblement humaine et vulnérable, *Comtesse aux pieds nus* ou *Pandora*. La star apparaît sublime dans son fourreau de satin vert, sous une capeline noire : irruption subjuguante, propagation d'une onde de choc, révélation éblouie pour les générations éloignées de notre actualité, consumant aujourd'hui corps et cœurs (dans *Les Tueurs*, film de Robert Siodmak, 1946, c'était en fourreau noir). Elle capte tous les regards, en

particulier celui d'Adrian Experi, alors scénariste, qui tarde à livrer à la MGM le script qu'attend le réalisateur des *Mabuse*, *Metropolis* et *M. le maudit*, Fritz Lang en personne.

C'est ce personnage clivé, Adrian, cobaye dans un laboratoire de pointe se souvenant de sa rencontre jadis avec Ava Gardner, qui nous raconte l'arrivée spectaculaire de la star et ce qu'il advint de lui.

Et un monde s'entrouvre

Le *star-system* : l'écran magique et son miroir factice. Ayant saisi l'influence politique que peut exercer le spectacle sur la psychologie du public, Hollywood a porté au plus haut sa fascination en aguichant les consciences et conçu une stratégie pour emporter l'adhésion. Une des forces du cinéma américain a résidé dans la présence de figures qui touchent, chacune dans son domaine, à une perfection que l'on peut concevoir ou souhaiter et qui cristallisent les aspirations de millions de spectateurs. Greta Garbo, Marlène Dietrich, Joan Crawford, Rita Hayworth... et Ava Gardner : chaque image d'elles renvoie à une autre image d'elles, permanence dans le changement. Et le paradoxe vient de ce que ces images façonnées par le glamour de l'époque sont également dépositaires d'une présence, d'un sacré, et d'une réalité inépuisable. Visages réceptacles dans lesquels le spectateur, prisonnier affectif, injecte ses sentiments.

Si la star reste femme, inaltérée, inaltérable, le roman *Adrian AE* exhume des oubliettes d'autres figures féminines qui se reflètent dans les éclats de miroirs sans tache. Le grand fantasme hollywoodien gère et fait prospérer des rêves d'évasion. Au L.H.B., combien de sosies de ces astres « uniques », combien de multiples interchangeables : Gene Tierney, Rita Hayworth, Lana Turner... Panoplie de solitudes réunies. Des jeunes femmes endossent une existence de rechange et s'efforcent de vivre par procuration ce paradis dans un cadre si manifestement taillé et agrémenté pour l'*Entertainment*. Loin de l'olympé stellaire, chacune s'adonne à son petit numéro de mimétisme, spéculant sur l'approbation de leurs collègues, engagées dans les mêmes prestations et festivités mondaines en petit comité. Sosies de façade, rien qui puisse réellement approcher le lustre d'un Hollywood légendaire.

Philippe Raymond-Thimonga porte un regard sagace sur ces copies

hallucinantes à la recherche d'identités de substitution, qui veulent s'immobiliser dans le regard des autres et y rayonner éternellement. Un quotidien vécu dans l'instant en raison à la fois d'un don de brillance et de ténuité, accompagné d'un effet délétère de dépersonnalisation. Rêve éveillé, jeux de rôles qui se tricotent à loisir aux frontières du narcissisme. Leur mention invite à l'expérience du souvenir, mais dans ces coulisses d'Hollywood la lumière est un leurre, une illusion, où ne subsiste plus qu'une atmosphère fantomatique. L'auteur nous incite à sonder cette marotte-obsession pour la renommée, et la cécité face aux accommodements avec la réalité: fabulations et autres travestissements censés obéir aux canons de la beauté hollywoodienne.

Éden, utopie et noirs desseins

D'un côté une passion amoureuse, fulguration de la beauté, pouvoir d'envoûtement mais aussi mystification, monde où règnent à leur manière l'incertain et le flou, et de l'autre le monde des Big Tech qui ont trouvé les moyens de donner une légitimité à leur indolore oppression des individus. Le numérique qui s'est installé définitivement dans nos vies, déferlante sans ressac, remanie notre mental, notre affectivité, nos sensations et nos pensées. Le roman de cet homme dessaisi de lui-même, Adrian, nous place devant l'abîme vers lequel notre époque risque de rouler. Séquences dans le livre qui opèrent un véritable état clinique de ce type de centre de recherche, à l'impassible monstruosité, visant à enfermer les individus dans une prison sans barreaux. Tout un chacun ayant intériorisé ses «lois».

Adrian, «immortel en laboratoire», conscient qu'il se trouve impliqué dans un projet de rehaussement de l'humain, sait ce qu'il est déjà, un androïde, et sait ce qu'il est en train de devenir, un homme neuf, augmenté, globalement quantifiable, foyer affectif aménagé. Désir de servitude volontaire, aucune rébellion, mais plutôt la sérénité d'un homme qui accepte alors que se défont la matérialité de sa vie et son intimité, et qu'il est devenu le «jouet» de deux ingénieurs qui le surveillent en permanence, l'écoutent, commentent ses moindres faits et gestes. L'homme du futur, artificiel et dénaturé, celui de la massification et de la robotisation est en marche, piloté par le techno-libéralisme et sa gouvernance algorithmique, leur langage construisant un prêt-à-penser

qui anesthésie tout esprit critique. Jean-Luc Godard déjà, en 1965, dans *Alphaville* avait évoqué un ordre technologique tyrannique : pour assujettir les esprits, des mots concernant les sentiments et le raisonnement étaient supprimés.

Ava Gardner, telle qu'en elle-même l'éternité la change, son duplicata, son ombre ? Tout au long du livre se succèdent des indices contradictoires concernant une Ava Gardner feinte, ou une authentique Ava Gardner profitant du L.H.B. pour se faire passer pour son propre sosie... La réalité se dérobe sans cesse à la raison, transcendant notre faculté de discernement. Ainsi en va-t-il de ce conte d'hiver quelque peu dirigé, malmené, qui décline la saison d'une idylle avant qu'à la fin le mentir-vrai ne se retourne comme un gant.

Tissage de voix

Jeux de miroirs, récit en rhizome qui progresse par strates, multiplicité des points de vue et d'optiques, enchaînement de visions au carrefour des dialogues, chassé-croisé de voix et d'images que le choix des mots éveille... Processus complexe qui consiste à disséminer la narration entre plusieurs personnages et intervenants : peut-on dire que le « je » transite vers elle, vers eux (le duo des ingénieurs), vers lui (l'auteur), et vers lui aussi (le lecteur) ? Ainsi ce dernier interpellé entre dans le jeu du flou, du simulacre, de l'incertitude que génère le roman : jamais en position de surplomb, le lecteur a tout loisir d'apprécier une écriture au plein de sa finesse, de son piquant et autres saveurs. Porté et emporté, il apprécie ce désordre organisé qui n'écarte pas le prosaïque et que rehausse parfois un souffle poétique empruntant à la science-fiction et au fantastique. Entrelacement qui en dit long sur la largeur du registre de l'auteur.

En dépit de la conception d'un canevas délibérément fragmentaire recourant à l'alternance, les segments de natures différentes s'enclenchent les uns les autres pour former un tout cohérent et afficher une réelle continuité. La réussite de Philippe Raymond Thimonga réside précisément dans cette sensation d'unité dans la diversité. Cette mécanique cadencée, forme narrative soumise aux ruptures incessantes, participe à une sensation d'engrenage qui guide la fable placée sous le sceau de l'ambivalence.

Pratiques langagières

Ce « je » qui s'adresse au lecteur, se confie, se mettant à nu, est un être problématique : dépendant de l'expérimentation scientifique, que lui reste-t-il de son ancienne liberté et de sa capacité cognitive ? De plus l'auteur commente ses propos ironiquement entre parenthèses, introduisant une manière de suspicion sur leur degré de véracité. Quant aux deux ingénieurs, l'un indifférent, l'autre préoccupé, ils ne se comprennent pas toujours, leur conversation, loin d'être raffinée, polie, bien-disante, tire à hue et à dia, mais ne reste pas cantonnée à ce niveau et passe du désinvolte au profond, du clairvoyant au familier voire au trivial : un ordinaire effarant, routine d'une banalité sans gueule, alternant avec des développements pointus, des réflexions sensées. Aux inepties, au vide sidéral succède parfois un professionnalisme « aimant creuser derrière les apparences, débusquer les erreurs, approfondir ».

Ce roman est un véritable carambolage langagier d'une extrême variété et richesse de styles, aux incessants renouvellements de rythme et de ton. À l'écriture d'une sonorité harmonieuse accordée aux relations d'Ava et d'Adrian, s'oppose l'écriture plus désordonnée qui accompagne la conversation des deux ingénieurs. Cela se traduit visuellement au niveau des pages : les paragraphes et phrases semblent obéir à des compositions spatiales différentes : pleines, généreuses pour le couple, et hachées menu laissant beaucoup de place au blanc pour le duo. Bel exemple d'inscription dans une multiplicité de récits pour un texte qui se pointe là où on ne l'attend pas, et qui s'offre une cascade de qualificatifs et de verbes dans un grand appétit de langue.

Le récit démultiplié

À tous les niveaux du texte, la réitération règne, délibérée et fécondante, faisant jouer à plein un considérable ensemble d'harmoniques, d'analogies, tissant un époustouffant réseau de sens. Des domaines entrent en résonance tout en préservant une part de leur singularité : figures de l'imitation, du simulacre, de la transformation et de l'équivoque. Hollywood et le laboratoire, pôles complémentaires, se chargent chacun de façonner les individus. Par ailleurs, en « convoquant » Fritz Lang, la figure de la répétition se trouve confortée, merveilleusement insistante avec les films cités (*Metropolis*, *M. le maudit* et *Les Mille Yeux*

du docteur Mabuse), dont est grande la faculté d'évocation du couple vrai/faux, de la surveillance et de l'emprise (déjà quasi permanente) sur les individus. Films qui traduisent un cauchemar, une catastrophe devenue inéluctable. Un simple relevé de ces films n'aurait été qu'une langue morte. Il n'y aurait eu aucun intérêt à les mentionner s'ils n'étaient pas opérants, s'ils n'intervenaient pas d'une manière dynamique, concertée ou conflictuelle avec les autres niveaux du roman. Ce ne serait rien de moins qu'un parrainage, qu'une caution culturelle. Le fait de prendre modèle (fertiles références-révères) s'étend même au domaine de l'urbanisme et de l'architecture : « Toutes les villas à Los Angeles sont des imitations », nous dit l'auteur, comme les sosies de stars, comme les décors de cinéma, comme toute éventuelle réplique d'Adrian exécutée selon la programmation du laboratoire.

Ce qui n'est plus un lointain horizon

Tout en inscrivant le texte romanesque dans son contexte politique et social, ce roman s'impose en exemple d'une littérature de conscience contemporaine. Sans pour autant essayer d'épuiser son sujet, il vise des pratiques scientifiques qui ne sont pas seulement l'apanage des laboratoires de la Silicon Valley et des États-Unis. Si les apôtres du transhumanisme prônent le dépassement de notre condition de mortels, en éliminant la souffrance, en éloignant la charge affective insupportable de la mort, et en décuplant nos forces physiques et nos fonctions intellectuelles, les entrepreneurs ou technologues du numérique, les géants du Web, entités géopolitiques et/ou militaires sont convaincus qu'ils détiennent les moyens de rendre le monde « meilleur ». Promesses entretenues mais évidemment non tenues : les objectifs annoncés au départ en faveur du bien commun seront vite abandonnés. L'auteur nous fait saisir en quoi les Big Tech, l'Amérique, Hollywood disposent de moyens financiers et symboliques destinés à prescrire leur impensé politique, et à promouvoir un système qui n'aspire guère à soutenir les valeurs d'usage mais exclusivement la réalisation de profits. L'enchantement désintéressé remplacé par une mise au service du Marché.

Pour ces augures d'un Âge d'or qui ne voient que le Progrès majuscule, le point d'aboutissement de l'emprise sur les individus sera

atteint lorsque l'être-au-monde se lira comme une production cinématographique. Dans son roman, Philippe Raymond Thimonga évite la facilité de la transparence, hormis lorsque se dessine posée à plat et non résolue la ligne de fuite des lendemains mécanisés. Il nous prête dès lors la force de son constat et apparaît comme une sorte de vigie pointant les périls futurs. Il ne reste rien de la littérature si elle délaisse sa puissance de mise en garde. Rarement récit est parvenu à un tel pouvoir d'évocation. Il s'y développe progressivement une pénétration faite d'intuition, de discernement que laisse entrevoir la richesse des réflexions, en particulier les enjeux éthiques relatifs au numérique et à l'intelligence artificielle. Terrifiant vertige.

L'humanité a toujours voulu porter haut ses rêves mais a souvent côtoyé le gouffre. Ainsi qu'il l'avait fait au début du livre, Adrian s'adresse au lecteur comme s'il était à côté ou en face de lui, et l'invite à reconnaître que toutes ces séquences relatant des événements déjà réalisés ou à venir trament une aventure à la fois impressionnante et préoccupante, voire menaçante, loin d'être totalement accomplie. Tel un implacable miroir tendu à nos sociétés. Au lecteur de peser le pour et le contre et choisir ou non de délivrer Adrian.

Les deux scientifiques à leur tour, « pour finaliser les derniers tests », invitent les Visiteurs-lecteurs à se prononcer sur la « suite » de l'expérience. Invitation ou sommation voilée qui les met en demeure de faire appel à leur clairvoyance critique devant la fabrication d'un homme augmenté.

Urgence y a-t-il ?

Mais les Visiteurs-lecteurs ne baignent-ils pas déjà dans la société algorithmique et les recherches sur l'IA, et des expériences analogues ne sont-elles pas suffisamment engagées pour empêcher de retrouver l'unité perdue des êtres, des choses et du monde, ce qui constitue l'assise de la civilisation ?

A. C.